

Jasmina Douieb, trois sœurs et des robots

Après avoir porté en solo le formidable « Post Mortem », la metteuse en scène dirige onze comédiens dans « Les Trois sœurs (version androïde) » d'Oriza Hirata.

ENTRETIEN

JEAN-MARIE WYNANTS

En une vingtaine d'années (sa compagnie fête ses 20 ans en 2025), Jasmina Douieb est devenue une des valeurs sûres de nos scènes, d'abord comme comédienne puis en tant qu'actrice et, surtout, metteuse en scène. Après ses débuts au ZUT théâtre avec une version mémorable de *La Princesse Maleïne*, on l'a vue un peu partout : au Parc, au Public, à l'Atelier 210, à Océan Nord, au Poche, aux Tanneurs... En 2024, elle écrivait, mettait en scène et interprétait en solo *Post Mortem*, formidable spectacle sur la mémoire des disparus. Après cette expérience solitaire, elle se lance dans une nouvelle aventure peu banale : la mise en scène de *Trois sœurs (version androïde)* de l'auteur japonais Oriza Hirata d'après l'œuvre de Tchekhov.



Hirata ne parle pas du tout des dangers de la robotique et de l'IA. Il parle de ce que signifie être un humain. La présence des robots engendre une réflexion sur ce qu'on est.

”

À la tête d'une distribution de onze comédiens parmi lesquels on retrouve Julie Duroisin, Anne-Pascale Clairembourg, Hervé Piron ou encore Benoît Van Dorslaer, elle monte ce texte dans lequel trois sœurs recluses dans un village japonais commencent la disparition de leur père, un chef d'entreprise ingénieur en robotique. Mais chez Hirata, l'une des trois est remplacée par un androïde programmé par le père avant sa disparition...

Après *Post-Mortem* où vous étiez seule en scène, on vous retrouve à la mise en scène avec une distribution de onze comédiens...

C'est vrai que ça me manquait. Des distributions aussi importantes, on n'en

voit plus beaucoup à part dans des théâtres comme le Public ou le Parc. Mais j'avais surtout envie de travailler sur un texte. Et un bon. Quand c'est le cas, c'est hallucinant comme on peut être porté par l'écriture. Moi, je ne me considère pas du tout comme une écrivaine. Hirata, c'est autre chose.

La distribution s'est faite avec des complices de longue date ?

Il y a des gens que je connais bien et d'autres avec lesquels je travaille pour la première fois. J'ai assez vite vu qui serait parfait dans tel ou tel rôle. Par exemple, j'avais très envie de retravailler avec Anne-Pascale (Clairembourg) avec qui j'avais fait la *Princesse Maleïne*, il y a vingt ans. C'est un plaisir de la retrouver parce que son jeu a évidemment beaucoup mûri. Mais dans le même temps, à tout niveau, je me suis dit qu'il fallait que je me mette en danger pour sortir un peu de mes habitudes. Pour la scénographie, par exemple, j'ai travaillé avec une nouvelle équipe pour « me déplacer ». Travailler toujours avec la même équipe, c'est très confortable mais ça peut faire qu'on se répète un peu. Du côté des comédiens, il y a beaucoup de jeunes, par la force des choses puisque le texte parle aussi de générations. Quasiment la moitié de la distribution doit être constituée de jeunes de moins de 30 ans.

Un spectacle avec onze acteurs, ce n'est pas banal sur nos scènes. Qu'est-ce qui vous y a

amenée ? J'avais découvert ce texte il y a une dizaine d'années et je l'avais monté avec des étudiants à Mons. Hirata l'a monté avec des robots puisqu'il est fasciné par la robotique. Le pari, c'était de voir si on pouvait faire jouer les rôles de robot par des humains. Je me suis rendu compte que c'était hyperintéressant. Et je m'étais dit que je le monterais un jour, quand j'aurais les moyens. À partir du moment où j'ai eu un contrat-programme, j'ai décidé d'économiser un



peu chaque année pour pouvoir le mettre en scène au bout de cinq ans.

Les trois sœurs reste une pièce très souvent jouée. Vous ne l'aviez pourtant jamais abordée, ni comme comédienne ni comme metteuse en scène ?

Non... Je n'ai jamais monté de Tchekhov. J'aime beaucoup ses textes mais chaque fois que je relis, je me dis qu'il y a quand même des choses qui racontent un monde très ancien. Je trouve ça très beau à lire mais, à monter, il me semble difficile de s'extirper d'un contexte. C'est ça qui est dément avec Hirata. Il en fait une réécriture complète en reprenant chaque motif et thématique qu'il tricotait autrement pour raconter le monde d'aujourd'hui. C'est vraiment très beau. Et le fait que ce soit un auteur japonais et que ça se situe dans un futur où on vit avec des robots, dans un Japon un peu indéfini, ça crée une étrange, un décalage vraiment intéressant.

Le décalage va être encore plus grand ici puisque cela se passe au Japon mais c'est joué par des comédiens belges...

C'est vrai mais pour le travail des corps, j'ai fait appel à la chorégraphe japonaise, Ikuo Nakagawa, qui imprime une certaine culture dans le rapport au corps. Mais on ne joue pas « japonais » dans la scén., les costumes, etc. Hirata dit que son théâtre raconte le réel avec 5 centimètres de décalage. Peut-être que nous, on arrive à 7 centimètres avec le fait que

Les Trois sœurs (version androïde)

Du 11 au 22 mars au Théâtre Varia, varia.be : du 26 mars au 4 avril au Vilar, Louvain-la-Neuve, levilar.be

modèle, un peu basique et Raphaëlle (Corbisier) doit camper un modèle très raffiné, sophistiqué et sans doute unique en son genre puisque ce robot doit remplacer une humaine qui a existé. Donc elle a la mémoire de son modèle. C'est un avatar face à un robot domestique. Le code de la fiction, c'est « on disait que... ». À partir de là, on se pose mille questions sur ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, ce dont ils se souviennent... La question de la mémoire est un très beau thème de la pièce puisque celle des robots ne s'altère pas tandis que les humains vieillissent, oubliant ou choisissent d'oublier. Hirata ne parle pas du tout des dangers de la robotique et de l'IA. Il parle de ce que signifie être un humain. La présence des robots engendre une réflexion sur ce qu'on est.

Peut-on parler de science-fiction ?

J'adore cet univers qui est un peu mon petit plaisir caché. Mais la SF au théâtre, c'est vite ringard. La force d'Hirata, c'est qu'il arrive à parler du futur sans que ce soit « futuriste ». C'est aussi un des enjeux de la scénographie. On est dans un intérieur or, au théâtre, on est très vite dans le poussiéreux quand on doit créer un intérieur. Si on est dans un truc top codé et moderne, on est décalé aussi. Donc on est un peu parti sur une forme de rétro-futurisme, un peu 70's, un peu désuet... Dans les didascalies, Hirata dit au début que c'est une maison de haut standing comme il y en avait beaucoup à l'époque, un pôle de recherche en robotique. Mais ce n'est plus le cas. Les gens sont partis, ce n'est plus du tout un lieu vivant. On a donc créé une sorte d'endroit d'attente, de hall d'accueil, inspiré des esthétiques d'aéroport ou d'open space. Des lieux un peu déshumanisés où on passe beaucoup de temps mais où on n'investit pas.

À quelques jours de la première, les répétitions permettent aux comédiens de trouver petit à petit comment interpréter des robots. © ALEXANDRE DROUET

ce n'est pas la même culture. Mais bon, le texte de départ reste un texte russe, ancien, réécrit par un Japonais pétri de culture occidentale. J'ai découvert le texte suite à un colloque où un prof d'université faisait tout un exposé sur le rapport entre Maeterlinck et Hirata. Je le connaissais un peu par Tokyo Notes et des choses qu'on avait vues ici. Cet universitaire a parlé du rapport à la mort et aux androïdes chez Maeterlinck en parallèle avec Hirata. C'est ce qui m'a amenée à m'y intéresser de plus près. En fait, c'est plus son lien à Maeterlinck qu'à Tchekhov qui m'a intéressée.

Jouer un robot ne doit pas être simple pour un acteur ?

On a des discussions passionnantes avec les acteurs.ice.s qui jouent les robots parce que c'est très vertigineux... Bien sûr, ça pose toute la question de savoir s'ils ont une conscience, s'ils ont des sentiments, etc. Dès lors, les comédiens s'interrogent sur ce qu'ils doivent jouer. Mais de toute façon, on va projeter sur eux des sentiments et des émotions. Vont-ils les ressentir ou pas ? C'est toute la question de l'acteur. Ressent-il ou pas ce qu'il joue ? Ce n'est pas obligé en fait.

Les robots n'ont peut-être pas tous le même « ressenti » ?

Effectivement, d'autant qu'ici, il s'agit de deux robots de modèles différents. Sacha (Martelli) joue un robot ancien



JULIETTE ET ROMÉO SONT MORTS

Céline Champinot
12—15.03.2025

varia.be

Vers le futur pour comprendre le présent

TROIS SŒURS, DONT UN ANDROÏDE

Jean BAUWIN

Dans leur maison de province, au Japon, trois sœurs se réunissent pour commémorer le troisième anniversaire de la mort de leur père. Elles rentrent du cimetière où le patriarche a voulu que sa dépouille soit transférée. Il s'était en effet montré très exigeant sur l'environnement de sa tombe. De son vivant, c'était une sommité, un spécialiste de la robotique. Il a laissé en héritage à ses enfants un robot, Muraoka, qui gère le quotidien de la maison. Ce jour-là, l'humanoïde doit faire les courses et préparer le repas qui est organisé en l'honneur de Nakano, un jeune chercheur, ami de la famille. Enfin il essaye, car le plus difficile semble d'établir un menu qui convienne à chacun. Même si le modèle sur lequel il a été conçu commence à dater et n'offre pas toutes les compétences des derniers robots, il fait partie de la famille et on hésite à le remplacer. Il parle, interagit avec les humains, prend leurs mauvaises habitudes au point qu'on ne sait plus trop ce qui le distingue des vivants. Ah oui, il a parfois du mal à comprendre l'humour.

UNE PAROLE VRAIE

Il y a onze ans, lorsque Ikumi, une des trois sœurs est décédée, son père l'a

remplacée par un androïde, une sorte de double robotisé, programmé pour dire toujours ce qu'il pense et ne jamais mentir. Le père y avait transféré la mémoire de sa fille. Mais Ikumi, l'androïde, a changé, elle ressemble de moins en moins à l'originale. Et c'est normal, répond-elle. En fait, comme les humains, elle évolue avec les rencontres et les événements, elle n'est pas destinée à rester immuable, au grand dam de ses sœurs qui ne la reconnaissent plus.

Les androïdes auraient-ils une conscience ? Sont-ils capables d'éprouver des sentiments et de répondre à ceux des humains ? Sont-ils plus vertueux qu'eux ou finissent-ils par prendre leurs défauts ? Toujours est-il que dans cette famille où les choses ne se disent pas, ou qu'à moitié, les robots sont les seuls à être sincères et à mettre le doigt où ça fait mal, sur les secrets bien préservés, sur les hypocrisies et les mensonges. Ils disent tout haut ce qu'on ne peut pas dire, le plus souvent parce qu'on veut respecter la politesse, les convenances, le savoir-vivre. Ce sont donc les seuls à oser une parole libre, alors que tous les autres se mentent à eux-mêmes. Étant donné qu'ils n'oublient rien, ils gardent leurs rêves d'enfance, leur naïveté, leur idéal que tant d'hommes et de femmes ont fini par refouler.

Ils sont ainsi souvent plus touchants que les humains, bouleversants d'humanité, pourrait-on dire. On pense peut-être à reprogrammer Ikumi, la mettre à jour, comme on le ferait pour un GPS. Mais pas plus qu'on ne peut changer un enfant qui ne répond pas aux attentes de ses parents, on ne peut pas reconstruire la mémoire d'un androïde selon ses propres souhaits.

RÉVÉLER L'IRRÉVÉLÉ

Dans cette maison, où les entrées et sorties constantes des personnages créent des ruptures, interrompent les dialogues et confinent l'essentiel dans l'inachevé, chacun tente de trouver une place qui lui est sans cesse ravie. Dans un style ciselé et rythmé, étonnant de sobriété et hoquetant parfois, les dialogues se superposent, se coupent et changent de sujet. Pourtant, ce qui n'est pas dit est clairement perçu par le spectateur. C'est là tout le génie de l'auteur : dire sans dire et révéler l'irrélévé. Et même si l'intrigue révèle quelques surprises, l'essentiel n'est pas là. Tchekhov le disait : « *Il n'y a pas besoin de sujet. La vie ne connaît pas de sujet, dans la vie tout est mélangé, le profond et l'insignifiant, le sublime et le ridicule.* » Jasmīna Douieb s'inscrit dans la filiation de l'auteur russe avec cette adaptation : « *Formellement, l'auteur japonais ré-*

Portées
&
Accroches

RENCONTRE CHARNELLE

Après *Call Me By Your Name*, Luca Guadagnino explore à nouveau le thème de l'homosexualité, mais dans le Mexique des années 50 cette fois. Daniel Craig abandonne le rôle de James Bond pour celui d'un écrivain hétérosexuel et alcoolique, qui passe de bar en bar à la recherche d'autres hommes, comme lui en mal d'amour. Lorsqu'il rencontre un beau et jeune militaire, une connexion inédite s'établit entre eux. Même si le militaire semble rétif à ses tentatives de drague, il finit par accepter l'étrange marché que lui propose l'écrivain.

Queer. En salle depuis le 26/02.

ÉCOLE DÉCADENTE ?

Inspirée de nombreux témoignages, cette pièce oscille entre comédie et drame social. Des observateurs sont envoyés dans les écoles de France suite à une prise d'otage d'élèves par un prof. Entre adolescents rageurs et en colère, professeurs au bord de la crise de nerfs, et d'autres, partisans de la discipline forte ou de nouvelles pédagogies, ces portraits montrent la profonde humanité des acteurs de l'enseignement. Tout en étant lucide, ce regard sur l'école distille des touches d'espoir.

Qu'il fait beau cela vous suffit, de Mélanie Charvy et Millie Duyé, du 17 au 21/03 au Théâtre de Poche, chemin du Gymnase 1a à Bruxelles. ☎ 02.649.17.27 □ poche.be



OÙ EST L'HUMAIN ?
Les frontières s'estompent.

**Les trois sœurs
(version androïde),
la pièce d'Oriza Hirata
mise en scène par
Jasmina Douieb,
revisite Tchekhov et fait
coexister humains et
robots pour questionner
l'essence de l'humanité.**

invente une nouvelle manière de faire de la scène un miroir de la vie. Il explore, dans une fausse simplicité, les fracas silencieux de l'existence dans ce qu'elle a de tragiquement quotidien. À la manière d'un Maeterlinck, Hirata nous donne à voir ce qu'il y a d'étonnant dans le seul fait de vivre, par un très léger décalage que j'explore avec passion sur le plateau. »

S'il transpose *Les trois sœurs* de Tchekhov dans le futur et au Japon, Hirata en reprend les thèmes que sont l'enfermement d'une société bourgeoise recroquevillée sur elle-même et la fin d'une époque prospère. Sa pièce semble décrire le rien, et pourtant, elle questionne notre rapport à l'autre et au monde d'aujourd'hui. Marie, l'une des trois sœurs, s'interroge sur la viabilité de son couple avec Toshio, un homme qu'elle voudrait quitter, à moins que ce ne soit le monde qu'elle veuille fuir en se créant elle-même un androïde. « On y déconstruit aussi les rapports de domination homme/femme, le poids des secrets de famille et du déni, explique la metteuse en scène. Les trois sœurs sont un spectacle qui parle de demain

à partir d'un texte d'hier. Par effet de miroir déformant, ces récits du futur décortiquent nos dysfonctionnements, et nous autorisent toutes les utopies. »

CONFUSIONS ÉCLAIRANTES

Les androïdes sont interprétés par des acteurs et actrices également danseurs. En travaillant avec la chorégraphe Ikue Nakagawa, Jasmina Douieb a cherché à composer une sorte de nouvelle génération où la frontière devient floue entre les androïdes qui s'humanisent et les humains qui se robotisent. « Il s'agira de trouver comment exprimer, par les corps, la violence larvée et les non-dits, par un jeu d'accélération, de ralentis, et d'arrêts. Je veux créer dans les corps, soudainement en mouvement, une ouverture sur le hors champ et l'inexprimé. » La scénographie, signée Karolien De Schepper et Christophe Engels, produit des images scéniques comme des sortes de rêveries semi-éveillées, semi-réelles, selon la volonté de la metteuse en scène : « Le décor ultra-concret, d'un intérieur

quotidien et fonctionnel, mais légèrement décalé de ce que l'on connaît, donne parfois à sentir un hors-champ où se passe l'essentiel du drame. »

En créant la confusion entre les êtres dotés de conscience et les autres, la pièce interroge les principes de domination de l'être humain sur le reste de l'univers. « La mise en perspective de l'humain par son rapport aux non-humains permet d'en questionner la violence, la soif de domination, le sentiment de supériorité, et surtout, la nécessité d'en renouveler les fonctionnements. » Si le spectacle peut dérouter le spectateur dans sa forme, il l'invite à s'interroger sur les enjeux essentiels d'une époque où l'intelligence artificielle concurrence de plus en plus l'intelligence humaine. Des questions cuisantes pour l'avenir. ■

Les trois sœurs (version androïde) de Oriza Hirata et Jasmina Douieb, du 11 au 22/03 au Varia, rue du Sceptre 78 à 1050 Bruxelles. ☎ 02.640.35.50 📧 varia.be Du 24/03 au 05/04 au Vilar, place Rabelais 51 à Louvain-la-Neuve. ☎ 0800.25.325 📧 levilar.be Du 08 au 13/02/2026 au Théâtre de Liège, place du XX-Août 16 à 4000 Liège. ☎ 04.342.00.00 📧 theatredeliège.be



PIÉGÉE PAR LA TÉLÉRÉALITÉ

Liane, 19 ans, vient d'un milieu défavorisé dans le sud de la France. Son univers est celui de la beauté superficielle faite d'artifices et d'extensions en tous genres. Lorsque sa candidature retient l'attention d'une directrice de télé-réalité, sa vie change tout à coup. Elle pourrait bien participer à la nouvelle saison de

Miracle Island. La réalisatrice Agathe Riedinger pose un regard à la fois critique et plein de bienveillance sur cette jeune fille qui rêve d'exister enfin par le regard et le désir des autres. Pour décrire les pièges de la télé-réalité, elle opte pour un point de vue original, puisqu'elle ne montre que le temps interminable où Liane reste suspendue au verdict de la production.

Diamant brut. En salle le 05/03..

L'IMPOSSIBLE ÉLOGE

Madeleine n'a plus beaucoup de temps pour terminer d'écrire l'éloge funèbre tandis que, de l'autre côté du rideau, les visiteurs affluent au funérarium. Dans ce seul en scène, Madeleine Baudot explore les sentiments et questions existentielles surgissant en de pareilles circonstances.

Salon Saphir de Madeleine Baudot et Elise Ancion, du 25/03 au 05/04 au Théâtre de Liège, place du 20 Août 16 à Liège. ☎ 04.342.00.00 📧 theatredeliège.be